



Jean-François Gamess

***La Traversée
du cañal***

Jean-François Gamess

La Traversée du canal

© Jean-François Gamess, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1631-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les mots signalés par un astérisque sont traduits dans le glossaire en fin
d'ouvrage

*It is the mothers not the warriors who
create a people and guide their destiny*

Luther Standing Bear

« M. Vincent Desroses, nous avons le plaisir de vous accueillir vous, votre famille et vos proches... ».

Angèle, plantureuse cinquantenaire, assiste à la soutenance de thèse de son fils Vincent à la faculté de médecine de Toulouse dans une salle, d'environ dix mètres sur dix, terne et décorée d'une peinture fanée jaune pâle. Elle émane de ses réflexions vagabondes quand elle perçoit la formule et tourne la tête vers la voix. Quatre hommes, le jury de thèse, sont assis à une table. L'un d'eux, un micro à la main, s'adresse à son fils debout face à eux, très concentré. Angèle n'a pas compris la suite de l'intervention. Elle observe depuis trente minutes une trentaine de personnes installées dans cinq rangées de chaises séparées par une allée. Les amis, les étudiants anonymes et sa belle-fille chuchotaient entre eux, avant l'invite de l'homme, pour éviter de gêner Vincent et le jury. Ils sont venus la saluer, la complimenter de son élégante et sobre tenue et de ses beaux bijoux. Aujourd'hui, comme de coutume lors des réceptions importantes, maquillée d'un soupçon de poudre et de rouge carmin aux lèvres, elle est parée d'un vêtement de sa propre confection. Sa robe en voile de coton lui couvre les genoux et laisse deviner son opulente poitrine, comme elle ne porte pas de manteau avec la chaleur estivale de cette fin avril 1984. Son apparence un peu chic est plutôt séduisante. Avec ses trois grains de beauté sur la joue droite et son port altier, elle dégage un irrésistible charme, visible dans le regard des invités.

Quand Angèle est arrivée dans la pièce, Vincent, dans son costume beige, se déplaçait sereinement devant une table sans chaise. Il saluait de nouveaux venus, se détendait, posait sa voix et scandait :

« Mesdames, Messieurs... Merci de votre présence, un, deux, trois... Ohé, ohé. »

Vincent s'était tu quand le jury chargé d'évaluer ses travaux était entré et s'était dirigé vers la grande table équipée de chaises à droite de l'auditoire. Celui-ci s'était levé à son apparition. Les quatre hommes s'étaient assis lentement en face de Vincent et discutèrent un peu entre eux, d'un air sérieux, puis patientèrent.

Quelques heures plus tôt, Angèle aidait Vincent à se préparer dans le séjour-bureau de l'appartement à la cité universitaire, encore assis autour de la table après un déjeuner léger.

— Dis-moi, ta cravate est un peu de travers.

— Écoute maman...

— Ah, tu ne peux pas te présenter comme cela devant le jury.

Elle se leva et essaya de redresser le nœud.

— Maman, tu me stresses là. Ce n'est pas ça qui est important. D'ailleurs, je vais l'enlever.

Vincent écarta la main d'Angèle.

— Ah, non ! Pas question ! Mon fils ne peut pas être habillé n'importe comment, même si on est en 1984.

Elle essaya de nouveau de saisir la cravate, alors il se leva à son tour.

— Écoute, maman, je soutiens ma thèse cet après-midi et j'ai besoin de me détendre, de décompresser.

— Ah, mon fils Vincent...

Angèle lève les yeux au ciel avant d'ajouter ;

— ... Médecin ! Tu te rends compte ?

— Oui, oui.

— Quand je vais raconter cela à...

— Bon, stop ! Ou tu t'enfermes dans la chambre, ou tu vas faire un tour !

Le ton était sec. Vincent marchait de long en large dans la pièce, essayait d'ajuster sa chemise.

— Comment tu me parles là ?

— Laisse-moi tranquille, j'ai besoin de calme.

Il ôta la cravate et la jeta à un bout de la table.

— Dis-moi, tu as déjà la grosse tête, mon fils.

— Écoute...

— Non ! C'est toi qui vas m'écouter. Je me suis sacrifiée toutes ces années à écouter tes problèmes sentimentaux, à t'encourager, à t'envoyer de l'argent, et c'est comme ça que tu me traites ?

— Mais, non...

— Y a pas de mais non. C'est pas parce que tu as trente-quatre ans, que tu vas être docteur, que tu vas me parler comme ça. Je suis ta mère.

Elle le regardait faire les cent pas et alla ramasser la cravate posée de l'autre côté de la table.

— D'accord, souffla-t-il.

— D'accord quoi ?

— Il me faut juste un peu de repos.

Les mains calées sur les hanches, Angèle se planta devant Vincent :

— Quoi ? Je te fatigue ?

— C'est pas ça.

— C'est quoi alors ?

— Je dois me concentrer, affiner ma présentation.

— Et ça, tu la remets ? Je te fais le nœud, je le faisais déjà à ton père. Ah, comme il serait fier de te voir aujourd'hui !

Elle lui montra la cravate, le sourire attendri. Vincent s'écarta, hésita et prit les mains d'Angèle dans les siennes.

— OK.

— Ça n'a pas l'air de te plaire cette cravate.

— Mais c'est pas ça.

Vincent regardait par la fenêtre. Au loin, il apercevait le tripode, ce bâtiment à trois branches, où il logeait à ses débuts à la cité universitaire.

— Dis-moi, tu as quand même l'air contrarié.

— C'est rien.

— Comment ça, c'est rien ? Il faut que tu affines ta présentation !

Il se retourna vers elle, l'air pensif.

— C'est au sujet de papa, souffla-t-il, comme une supplique. Il la regardait fixement.

— Ton père ? Qu'est-ce qu'il vient faire là ?

— C'est toi qui viens d'en parler et...

— Oui ?

— Euh, j'aimerais que tu me parles de lui.

— Je n'ai rien à dire et ce n'est pas le moment.

Elle récupéra son sac à main posé sur un fauteuil et s'apprêta à aller dans la chambre.

— Tu dis toujours ça. Ce n'est pas le moment.

— Tu dois te préparer.

— D'accord, après la soutenance alors ?

— On verra. Va te préparer d'abord.

— OK, OK.

Il regarda dans la bibliothèque aux étagères saturées de cours photocopiés et partit dans la cuisine.

— Hélène chérie, as-tu vu ma thèse et mes documents ?

Angèle fit demi-tour et intervint :

— Hélène, Hélène, tu ne peux pas laisser Hélène tranquille ? Tu ne sais pas où tu ranges tes affaires ? Hélène, laisse Vincent chercher ses affaires.

Angèle soupira et secoua la tête en signe de dépit.

— Maman, arrête !

— Hélène par ci, Hélène par là. Quel empoté tu fais !

— Pfou, y a rien à faire. Maman...

Elle l'interrompt sèchement.

— Mon fils ne sait pas où il range ses affaires. Hélène, Hélène il faut qu'il appelle son épouse. Quel couillon ! Et si Hélène n'était pas là ?

— Bon, je vais partir à la fac. Je serai mieux là-bas pour me mettre en condition.

Il se servit un verre d'eau, rassembla ses affaires, tandis qu'Hélène lui apportait un dossier.

— C'est ça. C'est ça même. Vas-y !

Maintenant, dans la salle de thèse, Vincent, à l'aise dans sa chemise blanche et son costume, fait front au jury, range ses documents et guette ces hommes qu'il a laissés s'installer.

— M. Desroses, nous avons le plaisir de vous accueillir, vous et votre famille, vos proches [...] Vous avez vingt minutes.

Quinze heures précises, l'assemblée, dans un cérémonial convenu, se lève de nouveau pour écouter cette déclaration et s'assoit quand le candidat amorce sa réponse :

— Messieurs les membres du jury, je vous remercie de votre présence, je remercie aussi mon directeur de thèse pour ses précieux conseils et son accompagnement sans faille.

La voix retentit, sonore. Vincent ne semble pas stressé, la présence de la famille et des amis ne le perturbe pas en apparence ; il parle, développe son sujet, son magnétisme opère et il capte l'intérêt du jury. Derrière lui, affiché en grand, un transparent énonce l'objet de l'exposé :

Université de Toulouse Paul Sabatier
Faculté de médecine de Toulouse-Purpan
Le sarcome d'Ewing extra-osseux